

La mort de Gide et la presse espagnole

EL ADIOS

Point sur le i avec prétention d'accent ¹

par

MARC SAGAERT

Algo se muere en el alma cuando un amigo se va, cuando un amigo se va y va dejando una huella que no se puede borrar ².

Lorsqu'il effectue son premier voyage en Espagne, pendant les vacances de Pâques de l'année 1893, c'est peut-être ce chant que le jeune Gide va entendre « la nuit dans une vaste salle d'auberge ³ ». Le chant d'un garçon bohémien, un chant « haletant, excessif, douloureux, où l'on sentait son âme à chaque défaut de souffle expirer ⁴ », avant que « [le] temps affreux [ne le] fasse rebrousser chemin vers le nord ⁵ ».

Le 19 février 1951, Gide meurt rue Vaneau. En Catalogne, en Galice et au pays basque, il pleut. L'Espagne, depuis douze ans, est sous le joug

1. Titre de la chronique régulière de Gonzalez-Ruano, dans le quotidien *Arriba*, qui aura pour thème André Gide, le 20 septembre 1951.

2. Paroles d'une chanson populaire sévillanne (texte de Manuel Garrido) : « Quelque chose meurt dans l'âme quand un ami s'en va ; quand un ami s'en va laissant une empreinte qu'on ne peut effacer. »

3. André Gide, *Journal*, t. I, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », éd. établie, présentée et annotée par Éric Marty, p. 631.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

de la dictature franquiste. Ce 19 février, le comte de Montefuerte, ambassadeur espagnol à Stockholm, présente ses lettres de créance ; le comte Guillaume Constantin van Bechtachen Limpurg est nommé ministre plénipotentiaire des Pays-Bas en Espagne ; Stanton Griffis, ambassadeur des États-Unis, arrive à Cadix. La une des quotidiens espagnols se fait l'écho de cette timide ouverture internationale ainsi que des événements en Corée : « la contre-offensive communiste a été réprimée ⁶ », « les rouges ont été délogés de leurs tranchées ⁷ ». On y parle également de football et du cinéma hollywoodien.

Le 20 février, César González-Ruano note dans son journal intime : « Je lis les journaux et j'apprends la mort à Paris d'André Gide. Je crois qu'il s'agissait du premier cerveau que les lettres possédaient, non seulement en France, mais dans le monde ⁸. » « Quelle admirable manière de clouer au mur les sauvages papillons du mystère, avec de précises épingles cartésiennes ⁹ », écrit-il à propos du *Dostoïevski*, dernier livre de Gide qu'il ait lu dans l'édition espagnole.

Gide est mort et l'année commence mal. « Quelle mort de plus d'importance, note-t-il encore, aurait pu nous toucher ¹⁰ » et pourtant Gide « n'a mérité dans les journaux que quelques lignes ¹¹ ».

González-Ruano prend ses distances par rapport à ses collègues de la presse qui « continuent à ne pas avoir le sens de la mesure ». « La vie de l'écrivain n'est pas tant bordée de roses, pour qu'au moment des roses on ne lui jette que des épines », écrit-il le 25 février dans son article de *La Vanguardia española*. Article où il avoue son embarras à parler du grand homme, embarras d'autant plus grand que les temps ont changé et que si les critiques avaient coutume autrefois de tenir des propos plutôt louangeurs à la mort d'un écrivain, ceux-ci ne reflètent souvent aujourd'hui que rancœurs et mépris. González-Ruano regrette la retenue qui animait les

6. Propos du général Ridgway, publiés par *La Vanguardia española*, dans sa livraison du 20 février 1951.

7 *Solidaridad nacional*, 20 février 1951.

8. César González-Ruano, *Diario íntimo*, Barcelona, éd. Noguer, 1952, p. 31. Dans la livraison de janvier 1950 de la revue *Critica*, Luís Marsilla cite les conclusions d'une enquête réalisée par l'hebdomadaire français *Carrefour*. L'enquête porte sur l'homme le plus représentatif de la première moitié du XX^e siècle. Parmi une liste d'une cinquantaine de noms apparaît celui de Gide, « la figure la plus illustre de la pensée française contemporaine ».

9. *Ibid.*

10. *Ibid.*

11. *Ibid.*

critiques d'hier, ce qu'il appelle leur « Charité ¹² » ; c'est précisément ce « ton de charité » que Esteban Molist Pol dit utiliser, alors que d'autres, comme par exemple les rédacteurs du *Correo catalan*, mettent en garde contre « ces possibles articles élogieux ou laudatifs », écrits « faute de critères ou bien par snobisme » où « l'animosité polémique » de « l'adversaire » serait « désarmée ». José María Junoy est un adversaire qui lui ne lâche pas prise. Comme il se plaît à le souligner avec vigueur, le journal dans lequel il écrit, *El Correo catalan*, a combattu Gide « le plus durement — sans réserves, sans ambages aucuns — avec les adjectifs les plus violents ». Et il s'empresse d'ajouter : « Le respect et la pitié dus à un auteur décédé, dont les restes sont encore chauds, ne doivent point nous faire oublier le respect et la pitié envers les lecteurs, qui peuvent être déviés du droit chemin, corrompus dans leurs sources premières. »

González-Ruano se promet de donner le meilleur de lui-même et de se pencher sur ce qu'il appelle « l'affaire Gide ». Et pourtant, quelques jours plus tard, le mercredi 28 février, attablé au Café Gijón de Madrid, il notera : « Rien à faire. La mort d'André Gide a ce que l'on appelle une mauvaise presse ¹³. » Ce qui est globalement juste. Car si tous ne se laissent pas aller à « ces égarements de rancœurs sectaires » dont parle González-Ruano, il est clair que les « éloges posthumes et dithyrambes de circonstance » que redoutent d'aucuns « n'inondent pas les journaux » ; et que sont rares ceux qui comme Carlos Soldevila ou Elisabeth Mulder écrivent des articles plus riches et plus nuancés, encore que celle-ci ait soin d'introduire ses propos par quelques phrases de mise en garde ou si l'on veut, signes du temps, de circonstance, qui lui permettent de souligner que l'auteur développe des « théories récusables » (comme sa « moralité »), que ses « erreurs rectifiées ou non », « ses faiblesses congénitales ou cultivés par pur esthétisme » sont « condamnables et condamnées ».

Ricardo Gullón dans son *Jugement sur Gide* récuse, par contre, « toute vision unilatérale et systématique ». Les écrits de Gide, ici qualifiés de « lucides, exigeants et profonds » comme le *Journal* lui-même, révèlent la sensibilité, l'intelligence mais la complexité aussi d'une pensée nuancée et fécondée dans toutes ses harmoniques.

Gide est un cas. Parler de Gide n'est pas simple. La difficile appréhension d'une œuvre intimement liée à son créateur sera ici et là soulignée. Il ne s'agit à l'évidence pas de la mort d'un ami, même si on sent percer, souvent comme à regret, un vif intérêt et une certaine admiration ;

12. La majuscule est dans le texte de González-Ruano.

13. Cesar González-Ruano, *Diario íntimo*, p. 34.

admiration amusée chez José Pla, irritée chez Rafael Manzano, nuancée chez César González-Ruano, chaleureuse enfin chez Elisabeth Mulder ou Carlos Soldevila et surtout chez Ricardo Gullón. La critique, presque toujours laudative en ce qui concerne la qualité littéraire de l'œuvre, s'accompagne quelquefois de jugements péremptoires. Ainsi seul le *Journal*, « prodigieux témoignage de l'époque », semble trouver grâce aux yeux de José Pla, qui qualifie par ailleurs les « romans admirablement écrits » de « très mauvais », alors que le théâtre, « peut-être plus direct que le roman », a selon lui « le défaut d'être un peu dense ». González-Ruano, pour sa part, pense que l'œuvre « ne traduit aucun enseignement, aucun élan créatif ». Défaut que le critique retrouve, soit dit en passant, dans « une grande partie de la bonne littérature française ».

Mais c'est surtout la personne de Gide qui dérange comme elle a toujours dérangé. Si l'auteur est cité, si une de ses œuvres est analysée, c'est le plus souvent avec une certaine réticence. En 1922, par exemple, la revue *La Pluma* rend compte dans un long article de l'excellente traduction, due à Enrique Díez-Canedo, de *La Porte étroite*. Mais le rédacteur s'empresse d'ajouter : « La lecture de *La Porte étroite* nous a procuré d'entrée de jeu un malaise inexplicable. Malaise que nous procurent toujours les œuvres d'André Gide ¹⁴. » Certes il loue les qualités de l'œuvre et trouve opportun sa publication en Espagne, mais il se demande ce que l'auteur cherche à dissimuler sous la retenue des mots, l'aridité du style, la « prétendue dignité de conscience ¹⁵ ». Ne serait-ce pas « une malsaine confusion d'appétits ¹⁶ » ? C'est « cette duplicité intellectuelle qui procure au critique un malaise très semblable au dégoût que [lui] cause la pornographie ¹⁷ ».

Les critiques espagnols renchérisent le plus souvent sur les plus célèbres détracteurs français qui sous leur plume ont eux aussi assigné Gide (Mauriac, Claudel, Jacques Maritain ¹⁸, ou encore le Père Blanchet). Ne doit-on pas être encore plus sévère avec un écrivain qui possède tant de qualités et les met au service d'idées aussi dérangeantes : « plus grande est l'intelligence et plus affinée la sensibilité d'un artiste, d'un écrivain,

14. *La Pluma*, n° 28, vol. 5, septembre 1922, p. 232. Article signé C. R. C.

15. *La Pluma*, *op. cit.*, p. 233.

16. *Ibid.*

17. *Ibid.*

18. Rappelons, par exemple, que la revue *Cruz y Raya*, n° 25, mars/avril 1935, avait repris un long texte de Jacques Maritain, « Quién pone puertas al canto » (traduction due à Jose A. Muñoz Rojas), publié à l'occasion de la troisième édition d'*Art et scholastique*, où il est question, entre autre, du rapport de Gide au communisme.

plus grande sera l'exigence s'il les a gaspillées et profanées de telle sorte », écrit Junoy.

De fait, si l'élégance du style de l'auteur est souvent soulignée, si Gide est considéré comme un « maître incontesté de la prose française contemporaine » et si ses livres « se lisent avec plaisir », ses idées sont en revanche qualifiées de « dissolvantes, anarchisantes et immorales » par *El noticiero universal*. *Solidaridad nacional* reprend la même formule, en remplaçant simplement *immorales* par *amorales*. Le rédacteur écrit : « difficilement admissibles même pour ceux qui se tiennent en marge de la société ». Beaucoup plus virulent encore sont Molist Pol et Junoy. « Chacun de ses livres, écrit José María Junoy, est imprégné d'une substance toxique, constitue une invitation réitérée au mal. » La note de la rédaction d'*El Correo catalan* datée du 21 février 1951 cloue au pilori « l'apôtre d'un esthétisme amoral et paganisant ». Esteban Molist Pol assimile lui aussi Gide à Satan¹⁹. Il relève dans l'évangile de saint Luc (X, 18) la phrase « Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair » et la trouve d'actualité. « Aujourd'hui nous voyons comment le spectacle continue. [...] À présent Gide, qui tombe du ciel de la littérature, traînant derrière lui son grand et intime échec. Puisque Gide s'est mis à genoux devant l'autel du péché. »

Ce Satan a d'ailleurs un triste visage, et c'est sa maladie qui est longuement décrite. André Gide, peut-on lire dans le *Diario de Barcelona*, « se trouvait partiellement paralysé depuis un an, et pendant les dernières semaines de sa vie, il souffrait d'une affection pulmonaire très délicate vu son âge avancé. Il y a quelques jours, il a eu une crise cardiaque, suivi d'une congestion pulmonaire et ensuite il s'est affaibli rapidement... » Et Molist Pol d'écrire avec un certain sadisme dans *El Correo Catalan* : « La vieillesse d'abord, quatre-vingt-un-ans, la maladie ensuite (paralytique partiel, il avait souffert d'une attaque cardiaque suivie d'une congestion pulmonaire), et finalement la mort, ont détruit, avec le fatalisme de ce qui est vrai, l'idéal gidien de la jeunesse éternelle. » L'article de *La Vanguardia española* se clôt sur une phrase plus clémente : « Nous souhaitons que la mort ait surpris André Gide comme il le voulait : libre de tout péché. »

19. Il n'y a bien sûr pas qu'en Espagne que Gide est comparé à Satan. La revue *Ressò* publiera dans sa livraison de mai 1951 un extrait de la revue *Études* d'avril 1951 où sont rapportés les paroles du père Blanchet : « ... qu'y a-t-il de surprenant que cet ange radieux des ténèbres fasse penser à Satan ? » — mais le père Blanchet ajoute : « Frère ennemi, André Gide reste pour nous quand même un frère... »

Les lecteurs de *La Prensa* du 21 février ont-ils lu, indiqué au-dessus de leur chronique humoristique quotidienne « Rafales d'humeur », l'annonce de la mort de Gide ? Ils auront en revanche certainement noté la phrase du jour, encadrée au dessus de l'en-tête du quotidien : « Barcelonais, souviens-toi que Jésus-Christ t'a prévenu du danger de perdre l'autre vie, ta vie éternelle, pour n'avoir vécu que pour celle-ci ²⁰. »

Pour tel rédacteur de *La Vanguardia española*, Gide ne serait après tout qu'un « homme quelconque » dont les idées « montées subitement comme des flammes, se [seraient] éteintes en un clin d'œil », dont les doctrines et l'idéologie appartiendraient à une époque passée, définitivement disparue. À l'inverse, pour Elisabeth Mulder, les critiques, les essayistes d'aujourd'hui et les érudits de demain auront une tâche à accomplir, celle d'analyser l'œuvre et la pensée gidienne. « On ne saurait être insensible, écrit-elle, à la personnalité magnétique d'un écrivain dont l'héritage de pensée, de beauté formelle, de luminosité expressive est très solide. » Pour Carles Soldevila, Gide est un « diable qui meurt trop vieux pour altérer le pouls de ce monde » mais il demeure en scène, tiraillé « entre un élan de libération de tous les instants et l'ardent désir d'une norme suprême, entre l'esprit et la chair, entre l'ange et la bête ».

Les critiques évoquent les « tendances » de l'écrivain dans un brouillard d'allusions. « Pour traduire ce que vous supposez », ils parlent d'« homosexualité platonique », de « désordre intérieur », de « désespoir », de « misère ». Il est, d'autre part, un autre mal qui gangrène la personnalité gidienne, et c'est celui d'être « passé avec ses armes du côté communiste ». Effectivement, Gide avait tout pour déplaire à l'Espagne franquiste, puritaine et conservatrice ²¹. Il lui est reproché d'être politiquement incorrect, mais aussi d'avoir utilisé son ascendant et son talent à combattre la morale traditionnelle et d'avoir décrété ouvertement, selon Rafael Manzano, que « si Dieu n'existe pas, tout nous est permis ». L'écrivain ne s'est pas contenté de perdre son âme, il a usé de sa respectabilité, de sa responsabilité morale ; ses positions ont eu de « dangereuses répercussions collectives ». Et Manzano ne craint pas d'écrire que l'on

20. *La Prensa*, 21 février 1951.

21. À ce propos, il est curieux de relire le texte d'un télégramme adressé de Madrid par Salvador Dalí à Pablo Picasso, le 11 novembre de cette même année : « La spiritualité de l'Espagne est aujourd'hui ce qu'il y a de plus opposé au matérialisme russe... Nous croyons en la liberté absolue et catholique de l'âme humaine. Il faut donc que tu saches que, malgré ton communisme, nous considérons ton génie anarchique comme le patrimoine inséparable de notre empire spirituel et ton œuvre comme une gloire de la peinture espagnole. Dieu te garde. » (*Imágenes y recuerdos 1949-1960*, Barcelone, Difusora internacional, 1976, p. 54).

peut suivre, dans les livres de Gide, « une grande partie de la tragédie spirituelle de la France »...

Le 20 septembre 1951, González-Ruano livre dans son journal qu'avant de se mettre à écrire un nouvel article pour *Arriba*, il choisit de parcourir à nouveau quelques livres de Gide. Ce « programme de luxe » comprend aussi cigarettes, café au lait et calmants. Gide est mort depuis tout juste sept mois et González-Ruano se souvient de « l'inattendue mauvaise presse » qui a « démoli l'écrivain alors que son corps n'était pas encore froid ». Il se souvient de « l'affaire Gide », à nouveau s'étonne et cette fois en vient à l'idée que le rejet que l'écrivain inspire, au delà de la mort, est dû, par delà l'irritation qu'il provoque, au fait qu'il appartient à cette catégorie d'« écrivains-fonctionnaires » à qui « il manquerait l'extase, l'inspiration, le drame ou la nécessité » : « Gide, prodigieux maître dont les écrits ne pouvaient pas ne pas nous faire trembler ²² », mais dont l'œuvre « n'a pas été une nécessité, mais l'accomplissement jaloux et volontaire d'une carrière : celle d'un homme littéraire ²³ ».

Et c'est de cette manière singulière que González-Ruano met le « point sur le i avec prétention d'accent »... « Mais où me réfugier ²⁴ ? », écrit, de manière prémonitoire, Gide dans son *Journal*, le 21 novembre 1950...

Demeure cette écriture « menue, curviligne, avec quelques traits disproportionnément longs et les accents durs et secs, écriture qui n'est pas sans évoquer le vol de l'abeille », comme le note avec émotion Elisabeth Mulder à la fin de son article. Gide est mort et il pleut. Le paradis pour beaucoup se referme mais le jardin de la pensée s'ouvre au monde. *Un pañuelo de silencio a la hora de partir. A la hora de partir, porque hay palabras que hieren y no se deben decir* ²⁵...

Barcelone, février 1998.

22. César Gonzalez-Ruano, *Diario intimo*, p. 153.

23. *Ibid.*

24. André Gide, *Journal*, t. II, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1997, édition établie, présentée et annotée par Martine Sagaert, p. 1088.

25. Paroles de la sévillanne citée plus haut : « Un mouchoir de silence à l'heure du départ, à l'heure du départ, parce qu'il y a des mots qui blessent et qu'il ne faut pas dire. »